

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

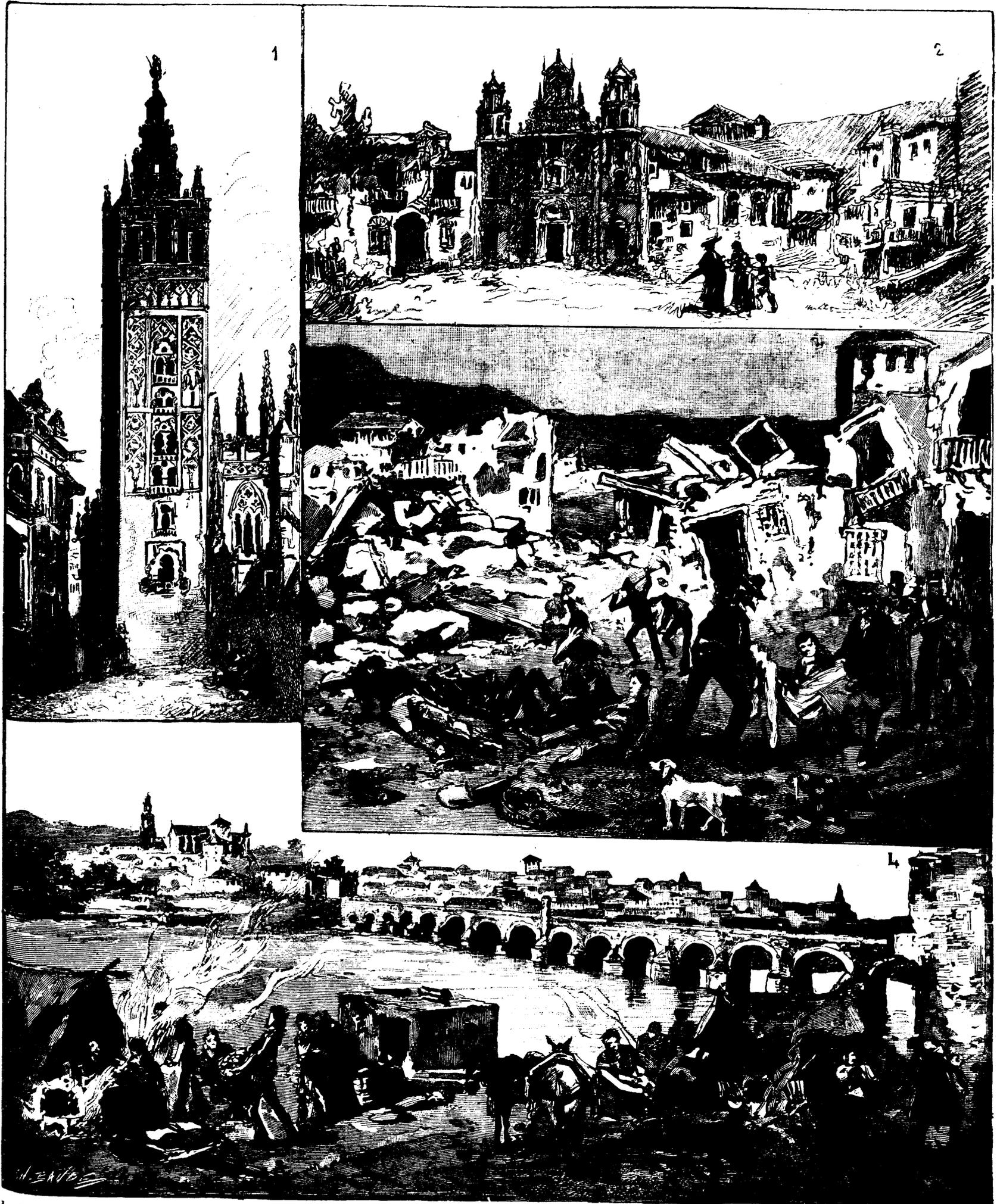
- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No 40. — Samedi, 7 février 1883
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS:
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



1. — La Giralda de Séville légèrement endommagée. — 2. Église d'Albuñuelas engloutie jusqu'à sa flèche (Grenada). — 3. Aspect de Periano, après le désastre (Cordoue). — 4. Vue générale de Cordoue et des environs.
ESPAGNE. — LES TREMBLEMENTS DE TERRE DANS L'ANDALOUSIE.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 7 février 1885

SOMMAIRE

TEXTES : Entre-nous, par Léon Lejeune.—Nali-Thaïa : Légende de la raquette, par Stanislas Côté.—Les Français à Madagascar.—Le tremblement de terre en Espagne. Primes du mois de janvier : Liste des numéros gagnants.—La Porteuse de Pain.—Le palais de glace.—Un conseil par semaine.—Récréations en famille : Charade, logographe et rébus.—De partout.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Espagne : Les tremblements de terre dans l'Andalousie.—Montréal : Le carnaval d'hiver : Le palais de glace du square Dominion.—Madagascar : Artilleurs malgaches instruits par les Anglais : Le premier ministre et ses aides-de-camp ; Soldats malgaches se rendant au champ de parade ; La garde de la reine.—Gravures du feuilleton.—Rébus.

ENTRE-NOUS

En voyant, dès le commencement de la semaine dernière, les rues si peuplées, ou tant de gens se coudoyaient et s'agitaient, courant qui au square Dominion, qui au fleuve transformé en boulevard, qui ailleurs ; en voyant toute cette foule parée de riches fourrures, en entendant les éclats de rire des enfants que l'on menait voir passer les chars de raquetteurs, les masques, les feux d'artifices et les illuminations, la fièvre du carnaval me gagna à mon tour, et je résolus de consacrer quelques heures au moins à l'observation des faits et gestes du peuple de notre bonne ville de Montréal, en ce temps de fêtes et de folies.

Bien que la nuit s'avancât rapidement, je ne voulus pas remettre au lendemain un plaisir que je pouvais me donner de suite, et je sortis.

Le temps était superbe, le ciel était pur et le soleil couchant de ses derniers rayons les fenêtres de l'Hôtel-de-Ville et du Palais de Justice, pendant que la lune, encore pâle et terne, émergeait du levant pour venir prendre son service de nuit.

Je n'avais point de projet arrêté, ainsi, tout chemin m'était égal ; je marchais devant moi sans trop savoir où j'allais.

* * *

Je n'avais pas fait cinquante pas qu'un bruit de voix attira mon attention, je tournai mes pas de ce côté et je vis qu'il s'agissait d'une discussion entre voyageur et cocher.

Le premier, bien qu'étranger, semblait cependant connaître les habitudes de la ville, et soutenait énergiquement que le prix d'une course de vingt-cinq minutes était de vingt-cinq centins, tandis que le cocher, jurant et pestant, exhibait triomphalement un tarif nouveau, âgé de quatre jours, pondé en vue de protéger les étrangers et les cochers.

Un gardien de la paix s'interposa, et comme l'étranger s'était arrêté une demi-minute chez un de ses amis pendant la course, il se rendit à la décision du représentant de l'ordre, qui le condamna à payer double.

C'était le tarif.

* * *

Me souvenant qu'il y avait grande mascarade au Victoria Sk ting Ring, et le ruban de soie blanche que je portais à la boutonnière me donnant droit d'entrée gratuite partout, je m'y rendis.

L'immense rond de glace—qui en réalité à la forme d'un parallélogramme—était littéralement couvert de patineurs costumés avec élégance et beaucoup de goût. Le coup d'œil était ravissant.

Tous les siècles étaient représentés, toutes les nations se trouvaient réunies, et ce qu'on y remarquait d'étrange et de contrastes suffisait pour prouver qu'on était bien en temps de carnaval.

S..., le républicain radical, portait un costume de Louis XIII, et le légitimiste T... avait endossé un habit de conventionnel ; le faux Prophète donnait la main à un général anglais ; un pompier valsait avec la reine du feu ; Saladin et Richard cœur de Lion patinaient bras dessus bras dessous ; Vercingetorix et César conversaient en bons amis, et partout une franche gaieté dessinait des sourires sur toutes les figures.

Du velours, du satin, des bijoux de la tête aux pieds, composaient les riches costumes des jolies patineuses.

Cette soirée a dû faire dépenser dix mille piastres, mais la fête était admirable.

Je sortis et, descendant la côte du Beaver Hall, j'entendis, en arrivant rue Notre-Dame, la voix cassée d'un aveugle écorcher une romance d'amour, pendant que le bruit cadencé de trois gros sous jetés dans la sébile que le malheureux agitant, implorait la générosité des passants.

J'y jetai un peu de cuivre et, pensant au sort de ce pauvre diable qui grelottait là depuis le matin, je lui demandai si le carnaval augmentait un peu ses recettes.

— Hélas ! répondit-il en tournant vers moi son visage couperosé par les morsures du froid, on passe vite et ma sébile ne se remplit pas.

Oui, il faut aller plus vite pour jouir davantage de tous les plaisirs de la soirée, et pendant ce temps-là, chante plus fort, malheureux, car la charité est sourde aujourd'hui.

* * *

Pif... paf... boum... dzinn...

Le ciel s'emplit de clartés, les traînées de feu déchirent l'air et sont bientôt suivies d'explosions ; chandelles romaines, serpentins, pluies d'étincelles, feux de bengale, illuminent la nuit.

Les hurrahs de la foule répondent aux crépitements de la poudre... bravo !... Vivent les Trappeurs, vivent les Canadiens !...

Pif... paf...

On attaque la montagne de glace du Champ-de-Mars, les raquetteurs, échelonnés sur les gradins, répondent au feu de l'ennemi...

Quel bruit, quelle joie !... bravo ! bravo !

Derrière moi, une femme en haillons, traînant des enfants en guenilles, assiste à l'incendie du ciel. Les bambins, oubliant pour un moment le froid et la faim, battent des mains et font entendre de joyeux cris d'enthousiasme.

Mais la mère murmure quelques mots... je tends l'oreille :

— Tant de feu pour rien, et pas de bois chez nous !...

* * *

Tout bruit a cessé, je laisse la foule s'écouler et se porter d'un autre côté où des joies nouvelles l'attendent.

Je reste seul sur le Champ-de-Mars et je regarde en haut.

Les astres continuent leurs évolutions dans l'espace, les lampes d'or éternelles sont toujours suspendues à leur place sous la voûte infinie, elles sont là depuis le jour où tout fut créé, elles ont éclairé deux cents générations, nos aïeux les ont vues, elles brilleront demain, et nos enfants les admireront à leur tour.

Cette illumination qui dure toujours vaut bien l'autre.

* * *

Je rêve encore quand des cris me font rentrer dans le monde social dont j'étais absent depuis quelques minutes.

En sondant la nuit, je vois un groupe ; les cris partent de là...

C'est un ivrogne et une drôlesse que deux gardiens de la paix viennent d'empoigner et qu'ils conduisent au poste malgré leur résistance et leurs protestations.

L'homme peut à peine se tenir debout et la femme vomit des paroles ignobles.

Je m'en vais.

Dans une petite rue que je prends de préférence pour être plus seul, j'entends un bruit de roues, et une voiture s'arrête bientôt à la porte d'une maison de maigre apparence.

Un homme descend, je m'approche... c'est un prêtre qui va au chevet d'un mourant.

On meurt donc en plein carnaval ?

* * *

Dans la rue Saint-Denis, quatre cochers sont réunis sur le trottoir et fument en causant, près de leurs voitures qui sont échelonnées devant la superbe maison d'un commerçant, qui a trois filles à marier.

Il se fait tard, mais toutes les fenêtres sont encore

illuminées à *giorno*, une valse fait sauter des groupes dont j'aperçois les silhouettes tourner dans les rideaux.

Je m'arrête et j'écoute.

La danse est finie, et le piano m'envoie les premières phrases de la *Dernière pensée de Weber*.

Cela me fait penser à cet inconnu qui va mourir.

Il faut pourtant se coucher, il est déjà demain, et je suis encore dans la rue.

J'avance à grands pas, sous un bec de gaz je me trouve en face d'un ami, le Dr B....

— Quoi ! c'est vous, docteur, êtes-vous donc noctambule ?

— Par force, oui, je viens d'aider un jeune citoyen et futur électeur à faire son entrée dans le monde.

L'autre—le mort—était déjà remplacé !

* * *

A quelques pas de ma fenêtre, je rencontre un groupe de raquetteurs et de jeunes filles, remorquant leurs traînes sauvages et se murmurant de douces choses.

La soirée leur a semblé bien courte, et cependant la nuit est largement entamée.

Ils sont riches et pourront dormir la grasse matinée.

Tout est sombre depuis longtemps, le soleil ne se lèvera pas avant plusieurs heures, et déjà il fait jour pour quelques hommes.

J'aperçois un pauvre diable qui enlève la neige sur le trottoir. Je le connais depuis le commencement de l'hiver, c'est un journalier, il a sept enfants et sa femme malade ne peut l'aider.

Il faut travailler double, il se couche à sept heures, se lève à deux heures, va pelleter la neige jusqu'à six heures, mange à la hâte et s'en va à l'usine.

Toutes ses journées se passent de la sorte.

Après avoir causé quelques instants, je le quitte, il me souhaite une bonne nuit et je lui donne le bonjour.

Vous voyez que le carnaval ne se passe pas partout de la même manière.

* * *

Je suis heureux de pouvoir constater l'inexactitude de la nouvelle du massacre du général Stewart et de son corps d'armée.

Au contraire, il a battu l'ennemi, mais la victoire a coûté cher.

Stewart est un beau soldat ; il semble être de la race de cette vaillante phalange de généraux qui entouraient Napoléon I^{er} et dispersaient les armées de l'Europe ameutée contre lui.

Stewart est un vrai brave, et tout le monde regrettera qu'il ne puisse aller serrer dans ses bras son camarade—un autre brave, un des plus étonnants soldats du siècle—Gordon.

Cet honneur et ce bonheur lui étaient dûs.

Parti en avant-garde, presque en enfant perdu, isolé au milieu du désert, ce vaillant soldat est une figure qui fait pendant au brave Rivière, tombé sous les balles ennemies aux portes d'Hanoï.

L'Angleterre peut être fière de son enfant.

* * *

De Chine, pas de nouvelles, mais on attend du nouveau ministre de la guerre de l'énergie et de l'action.

En recevant les journaux de France mon cœur a bondi de bonheur en lisant les nobles paroles prononcées à la Chambre, par Mgr Freppel, qui, au grand étonnement de quelques royalistes peu réfléchis, soutient la politique de M. Ferry en ce qui concerne le Tonquin.

« J'ai dit que toutes les nations sont intéressées au succès des armes de la France.

« Quand je parlais ainsi, messieurs, il y a un an, à cette même place, dans une autre enceinte, un sénateur—et j'ai toujours cela sur le cœur—un sénateur, qui est en même temps un spirituel académicien, traitait mes paroles, non sans quelque pointe d'ironie, de métaphore.

« J'avais fait, paraît-il, une métaphore en disant que, quand le drapeau de la France est engagé devant l'ennemi par un vote régulier du parlement, et il l'était, il l'est encore, et il l'a été par un vote unanime après le massacre du commandant Rivière et de ses braves compagnons,—il faut le suivre dans ce cas sans regarder aux mains qui le tiennent. On a traité cela de métaphore : métaphore tant que vous

voudrez, mais c'est sur cette métaphore qu'est fondée la patrie !

" C'est sur cette métaphore que vous vous êtes appuyés vous-mêmes, lorsqu'en 1870 vous avez combattu sous des chefs qui n'avaient pas votre sympathie.

" Et lorsqu'on cessera de comprendre cette métaphore, ce jour-là on aura cessé de comprendre ce que c'est que la patrie ! "

Comme ne put s'empêcher de s'écrier un autre député : " Voilà un langage français ! "

* * *

L'hon. M. Chapleau vient d'avoir la douleur de perdre son père, nous lui offrons nos plus sincères condoléances.

M. Chapleau, comme tout homme de cœur, était fier de son père, il l'aimait et ne rougissait pas de son humble origine.

Je connais plus d'un homme qui n'a pas la même noblesse de sentiment.

Je les plains et je n'en admire que plus ce grand orateur qui a trouvé si simple d'être bon fils.

LÉON LEDIEU.

[Pour le Monde Illustré]

NALI-TAIHA : LÉGENDE DE LA RAQUETTE

C'était au temps jadis....., à cette époque bien éloignée dans le passé, où l'homme blanc commençait à diriger sa voile aventureuse vers nos rives alors habitées par les sauvages ; en ces temps disparus, où les forêts étaient plus belles et les arbres plus grands ; où les hivers étaient plus froids et les tempêtes de neige plus terribles ; où les hommes étaient plus hardis et plus vigoureux, et les femmes aussi bonnes et aussi belles qu'aujourd'hui,

Au pied du versant oriental de la montagne que Cartier venait de gravir, à peu près à l'endroit où s'élève maintenant l'Hôtel-Dieu, se trouvait la bourgade indienne des Hochelagas.

Le chef de cette bourgade était un guerrier blanc par l'âge, dont l'autorité était suprême et la parole souverainement respectée, autant à cause de sa grande sagesse que du grand nombre de scalpés ennemis qu'il portait fièrement à sa ceinture, et du nombre considérable de dents de bêtes féroces qui ornaient, en forme de collier, son cou et sa poitrine.

Ce vieux sachem avait une fille, la belle Nali-Taiha, autrement dite l'Hirondelle Blanche, âgée seulement de vingt ans et quelques lunes.

Nulle indienne ne pouvait lui être comparée, ni pour la beauté de ses yeux, ni pour la finesse de son esprit, non plus pour le courage dans le danger ou pour l'habileté dans le repassage des riches pelleteries, la confection élégante d'un canot d'écorce de bouleau et d'un gentil aviron.

Aussi, c'était à qui des jeunes guerriers ferait le plus d'efforts pour plaire à Nali-Taiha et pour en obtenir soit un regard, soit une parole d'encouragement.

Mais la belle indienne, tout en se montrant bienveillante envers tous, faisait bonne garde autour de son cœur contre les attaques de l'amour. Du reste, rien ne la pressait, et elle voulait prendre tout le temps possible pour faire un choix et se décider à jeter sa branche de sapin à un guerrier quelconque.

En quittant la bourgade d'Hochelaga pour retourner à Stadaconé, le découvreur du Cana la dut laisser un des compagnons au milieu de ses nouveaux amis, parce que ce compagnon, qui avait nom Pierre Roillard, épuisé par la fatigue et pris de fièvres, ne pouvait aller plus loin.

Le vieux sachem fit comprendre par des signes qu'il garderait le malade, et que sa fille, au moyen de racines et d'herbes qu'elle savait préparer, ramènerait bientôt à la santé le guerrier pâle.

Cette proposition ne plut guère à ceux des jeunes Hochelagas qui adressaient leurs hommages à Nali-Taiha ; elle leur fit faire la grimace ; mais ils se ra doucèrent bientôt sur un regard du vieux chef et en contemplant sa fille qui leur souriait gracieusement.

Cartier partit en promettant de revenir le printemps suivant, et toute la tribu s'entretint pendant longtemps de la visite du grand chef des eaux, de ses guerriers, de leur costume, de leur langage, de leurs armes, et surtout de ce grand signe mystérieux, fait de deux pièces croisées, qu'il avait planté sur la grève en débarquant de ses canots.

Pendant ce temps, la douce Hirondelle Blanche prodiguait ses soins assidus à la face pâle, que son père lui avait confié pour le soigner. Roillard avait été installé dans le wigwam même du sachem, de sorte que tout le temps qu'elle ne consacrait pas aux travaux ordinaires de son ménage de fille de chef sauvage, la jeune indienne le donnait à son hôte. Aussi, ses soins furent bientôt récompensés, et Roillard, revenu à la santé, put sortir et accompagner le père de sa bienfaitrice dans une promenade autour de la bourgade.

Au retour de Roillard et au moment où il allait rentrer, l'Hirondelle Blanche, qui l'avait longtemps contemplé, lorsqu'il s'éloignait et le regardait revenir, droit et fort, avec son père, s'enfuit vivement au fond du wigwam, comme une biche effarouchée, en se cachant le visage avec ses deux mains.

Nali-Taiha avait trop contemplé le guerrier pâle, elle l'aimait follement déjà, comme aime une indienne.

Roillard, ne comprenant pas bien ce que cela voulait dire, alla à la jeune fille, et avec quelques mots de langue sauvage qu'il avait appris, lui demanda la cause de sa fuite précipitée.

Pour toute réponse, Nali-Taiha mit la main gauche sur son cœur, et de la main droite lança sur le jeune homme une petite branche de sapin, en le regardant bien en face.

Roillard ne mit pas grand temps d'abord à deviner le vrai sens de cette pantomime ; en bon Français qu'il était, il s'écria :

— Et moi aussi, je t'aime, Nali-Taiha !

Et, ajoutant le geste à la parole, il déposa un baiser sur le front de la jeune fille, au grand ébahissement du vieux sachem, son père.

A partir de ce jour, Roillard se familiarisa rapidement avec la langue des Hochelagas, et ses entretiens devinrent plus longs et plus intimes avec Nali-Taiha, qui n'avait désormais de sourires que pour lui, ce qui fut bientôt remarqué par les jeunes guerriers de la bourgade et les rendit fort jaloux, au point qu'ils résolurent de se venger et de saisir la première chance favorable pour se débarrasser du guerrier pâle ; mais ils comptaient sans l'amour vigilant de l'Hirondelle Blanche.

Une occasion se présenta bientôt pour eux de mettre leur projet à exécution. Des chasseurs, revenus au milieu de l'hiver des pays des grands lacs, annoncèrent que les Iroquois, ennemis mortels des Hochelagas, se préparaient à les attaquer à l'époque où la neige disparaît sous les rayons du soleil. Cette nouvelle jeta le trouble dans la bourgade.

Le sachem réunit ses sages et ses guerriers, et après de longues délibérations et force discours, il fut décidé d'informer les tribus amies du danger qui les menaçait. Le chef promit la main de Nali-Taiha à celui des jeunes guerriers qui serait le plus vif à porter la triste nouvelle aux alliés et à les décider à apporter du secours à temps pour le succès de la défense commune.

STANISLAS COTÉ.

(La fin au prochain numéro.)

LES FRANÇAIS À MADAGASCAR

(Voir gravure)

Les dessins que nous publions sur l'armée malgache ont été exécutés d'après des photographies prises lors de la grande assemblée, dans laquelle la reine de Madagascar a déclaré rompues les négociations qui se poursuivaient avec la France.

L'armée malgache n'est nullement à dédaigner, sous le double rapport du nombre et de la valeur.

Les soldats avaient, ce jour-là, revêtu leurs uniformes de gala, et ils avaient vraiment bon air. La plupart sont des hommes agiles et bien exercés, et principalement les artilleurs qui ont été instruits par des officiers anglais.

Suivant des avis de Tamatave, 20 décembre, deux navires de guerre français sont arrivés avec des provisions. Un détachement français, soutenu par des Sakalaves, a récemment attaqué et enlevé la position des Hovas qui ont perdu 200 hommes. Les Français ont eu cinq hommes tués et un blessé.

D'après une dépêche du *Standard*, les Français auraient surpris, la nuit, les Hovas, auxquels ils auraient pris deux canons et faits quelques prisonniers. Ils se seraient également emparés des pontons des Hovas, à Amboania.

LES TREMBLEMENTS DE TERRE EN ESPAGNE

(Voir gravure)

La consternation est dans tous les cœurs à la lecture des nouvelles qui nous viennent du midi de l'Espagne ; cet admirable pays de l'Andalousie est depuis quelques années le jouet des éléments. Aujourd'hui, ce sont les tremblements de terre qui viennent jeter la ruine et le deuil avec de bien plus effroyables effets. Villages entiers écroulés, monuments ensevelis, cours d'eau disparus dans les crevasses, incendies dans les mines, inondations brutales, victimes innombrables.

Voici la liste officielle des victimes du tremblement de terre en Andalousie : Alhama, 282 morts ; Loja, 4 ; Zafarraya, 17 ; Albuñuelas, 160 ; Olivar, 4 ; Santa-Cruz de Alhama, 5 ; Jatar, 2 ; Vantas de Zafarraya, 50 ; Jayena, 10.

On voit par ce document que la ville d'Alhama est la plus éprouvée, ou la dit complètement détruite. On évalue à 150 le nombre des enfants morts en Andalousie par la catastrophe.

Est-il vrai qu'à Abunuelas, province de Grenade, il y a eu 420 victimes, selon une dépêche de Madrid, et que cette même province compte 910 morts depuis le 25 décembre ?

A Benaugozza, plus de 500 maisons sont inhabitables. Une partie de la ville de Nerja n'est qu'un monceau de décombres. La ville de Competa est dans le même cas. L'hermitage de Saint-Sébastien est écroulé.

Une crue de l'Ebre détruit tout sur son passage.

La Giralda de Séville, que reproduit notre gravure, a heureusement résisté à la secousse, ainsi que la cathédrale de Cordoue, etc. Partout la panique est extrême, les habitants, les moines, les religieux des couvents fuient dans les champs et campent comme ils peuvent. Les provisions manquent dans beaucoup d'endroits. On emploie dans certaines villes les prisonniers à l'extraction des cadavres.

Que de misères à secourir ! La famille royale d'Espagne et les particuliers ont déjà envoyé des secours, des quêtes s'organisent par toute l'Espagne pour subvenir aux premières nécessités.

Nous n'avons pu encore avoir des documents complets sur cet immense désastre, les petits dessins que nous publions n'ont d'autre objet que de montrer que nous ne négligeons pas cette importante actualité.

PRIMES DU MOIS DE JANVIER

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

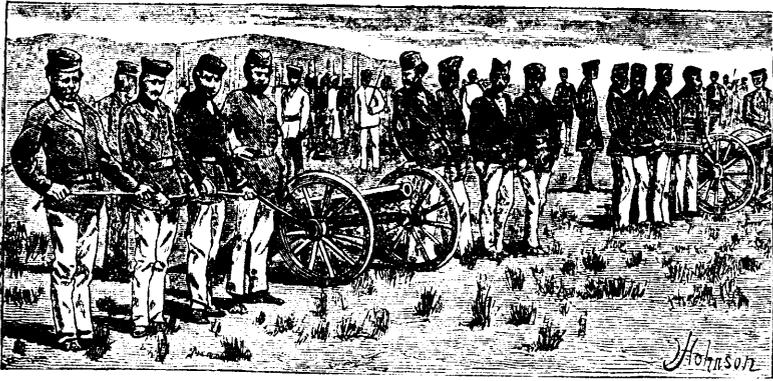
Le tirage de nos primes pour les numéros du mois de janvier a eu lieu lundi, le 2 février, dans la salle de conférence de la *Patrie*, devant un grand nombre de personnes.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix : No 19,505.....	\$50.00
2e — — 23,238.....	25.00
3e — — 5,115.....	15.00
4e — — 11,292.....	10.00
5e — — 21,683.....	5.00
6e — — 10,451.....	4.00
7e — — 14,412.....	3.00
8e — — 25,099.....	2.00

Les numéros suivants ont droit à \$1 chacun : 15,421—17,084—13,769—11,849—11,357—9,935 18,168,—21,063—20,998—949—20,766—18,356 22,757—19,660—21,359—7,481—23,532—9,392 17,904—12,578—9,926—20,190—22,736—20,490 —26,693—242—2,705—15,058—10,711—8,947—24,568—17,188—19,438—11,350—11,070—24,147 —10,014—18,307—1,407—2,439—7,555—26,241 —22,165—14,616—14,912—13,316—22,804—6,268—1,888—717—18,165—24,613—5,535—3,716—25,539—21,968—14,367—21,867—12,598 —20,373—9,472—22,602—4,685—10,407—12,669 —7,122—6,919—2,062—11,409—15,249—16,745 —22,647—14,961—26,716—22,820—24,019—287 —11,617—9,314—4,310—26,306—12,212—13,186 —149—5,522—21,788.

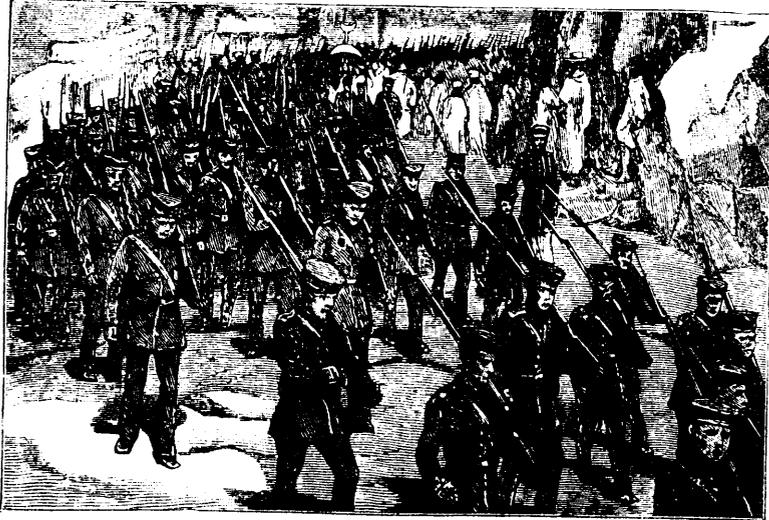
N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois de janvier, sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.



Artilleurs malgaches instruits par les Anglais.



Le premier ministre et ses aides de camp, précédés d'un détachement de piquiers.

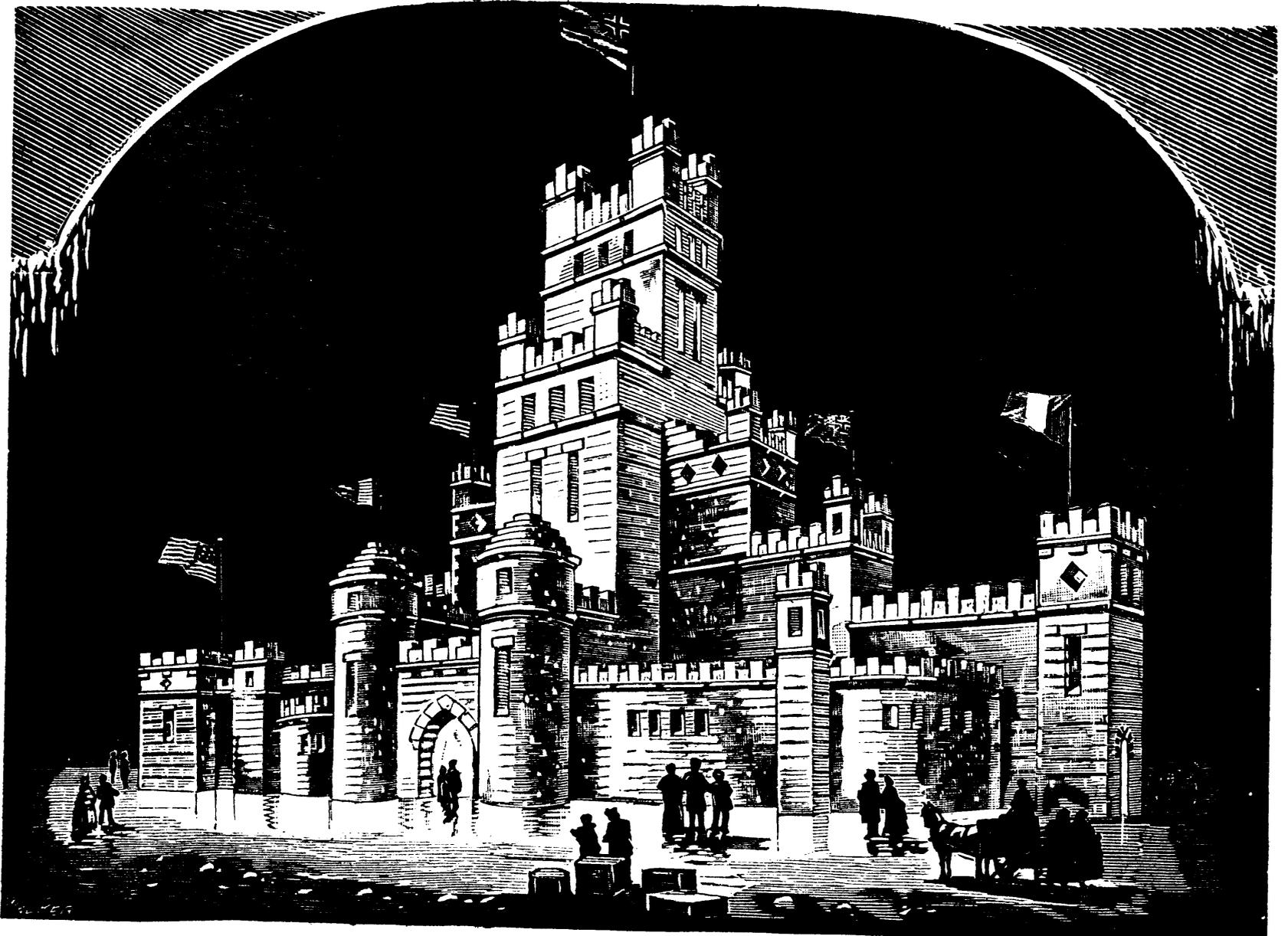


Soldats malgaches se rendant au champ de parade.



La garde de la reine, troupes d'élite.

MADAGASCAR. — LA GRANDE ASSEMBLÉE AU CHAMP DE PARADE D'ANTANANARIVO, pour la proclamation de la rupture des négociations avec la France.



LE PALAIS DE GLACE.

MONTREAL. — Le carnaval d'hiver : Le palais de glace du Dominion Square.

L A

PORTEUSE DE PAIN

PREMIÈRE PARTIE

I

Le village d'Alfortville, situé sur la route de Maisons-Alfort, après le fort de Charenton, est occupé en grande partie par les ouvriers des usines disséminées dans la plaine qui s'étend, à l'ouest de la seine et les remblais du chemin de fer Paris-Lyon-Méditerranée ; à l'est, du côté des villages de Créteil et de Maisons-Alfort. La journée finie, les travailleurs quittent les ateliers et rentrent chez eux. Les habitants peu nombreux des usines sont obligés, pour faire leurs provisions, d'aller, soit à Alfortville, soit à Maisons-Alfort.

femme du peuple que nous venons de tracer un croquis rapide.

De la main gauche elle tenait un bidon de fer-blanc à anse mobile ; de la main droite elle serrait la menotte rose d'un bébé de trois ans environ, qui marchait à pas lents en traînant derrière lui par une ficelle un petit cheval de bois et de carton, au ventre bourré d'étoupes. Ce petit cheval, jouet commun et à bon marché, revêtu d'une couche de peinture grisâtre tigrée de taches noires, était fixé sur une planchette supportée par quatre roulettes minuscules. Ces roulettes rencontrèrent un caillou qui les arrêta.

—Huc, da'a ! cria le bébé en donnant une saccade à la ficelle.

Cette saccade détruisit l'équilibre du jouet qui tomba sur le côté. C'était la cinquième fois depuis quatre minutes. La jeune femme fit halte aussitôt.

—Voyons, Georges, dit-elle à l'enfant d'une voix douce et caressante, prend ton joujou, mon chéri, et porte-le. Nous serions trop longtemps en route.

—Oui, petite maman.

Le bébé obéissant saisit son "dada" par la tête,

—Quatre littres, s'il vous plaît, afin de ne pas revenir si souvent.

Le petit Georges, resté dans la rue, s'amusait devant la porte avec son cheval de carton.

L'épicière s'était mise en devoir de mesurer le liquide demandé.

—C'est dangereux tout de même, ces moutards ! disait-elle, tout en mesurant. Savez-vous que votre gosse, en renversant le bidon, pouvait incendier l'usine. Il aurait suffi pour ça d'une allumette. Ah ! mon Dieu, oui ! Un malheur arrive vite !

—Je ne le sais que trop. Aussi, je l'ai joliment grondé, le pauvre enfant, quoiqu'il ne l'ait point fait par malice. Il était tombé en courant. Il a bien promis qu'il recommencerait plus.

—Espérons qu'il tiendra parole ! Et vous plaisez-vous dans votre nouvel emploi, m'ame Fortier ?

—Dame, il faut bien m'y plaire. Au milieu de mon chagrin, c'est une vraie chance pour moi.

—Vous devez gagner autant qu'à la couture, avec beaucoup moins de mal à vous donner.

—Bien sûr que oui, et pourtant, si je n'économi-



De la main gauche elle tenait un bidon de fer-blanc à anse mobile.—(Page 317, col. 2.)

Le contre-maître était un homme de trente ans environ.—(Page 319, col. 2.)

Au moment où commence notre récit, c'est-à-dire le 3 septembre de l'année 1861, à trois heures du soir, une femme de vingt-six ans à peu près suivait la route conduisant de Maisons-Alfort à Alfortville.

Cette femme, simplement mais proprement vêtue de deuil, était de taille moyenne, très bien faite, belle plutôt que jolie, d'une beauté sympathique et attrayante. Des cheveux d'un blond fauve, d'une épaisseur et d'une longueur presque invraisemblables, s'enroulant en grosses torsades sur sa tête nue, avec une négligence sans coquetterie mais non sans charme. Sous cette chevelure opulente, dans un visage d'une pâleur mate, brillaient de grands yeux, aux prunelles d'un bleu sombre à demi-cachées sous un double réseau de longs cils. La bouche était petite ; les lèvres bien dessinées, d'un rouge de cerise mûre, s'entr'ouvraient sur des dents éblouissantes.

Plus d'une femme élégante et riche aurait pu envier non seulement la figure charmante, mais encore la démarche pleine de distinction naturelle de cette

le mit sous son bras, puis reprit la main de sa mère, et tous deux continuèrent leur chemin.

Ils passèrent devant le fort de Charenton et atteignirent bientôt les premières maisons d'Alfortville. La jeune femme entra dans une petite boutique d'épicerie et, n'y voyant personne, frappa sur le comptoir deux ou trois coups légers.

Une forte commère sortit aussitôt d'une pièce voisine.

—Tiens, c'est vous, m'ame Fortier ! dit-elle, bonjour, m'ame Fortier. Qu'est-ce qu'il faut vous servir ?

—De l'huile de pétrole, s'il vous plaît.

La marchande fit un geste de surprise et s'écria :

—De l'huile de pétrole ! encore ! Mais mon bon Dieu, qu'est-ce que vous en faites ? Vous en avez déjà pris hier.

—Mon gamin a renversé le bidon en jouant, répondit madame Fortier.

—C'est donc ça ! Beau bénéfice pour vous ! Combien qu'il vous en faut ?

sais pas sur toutes choses, je n'arriverais jamais à m'en tirer. Songez donc, deux enfants.

—Votre dernière, la petite Lucie, est en nourrice ?

—Oui, dans la Bourgogne, à Joigny.

—Ça vous coûte cher ?

—C'est trente francs par mois qu'il faut prendre sur mes gages, répondit la jeune femme ; puis, elle ajouta avec un gros soupir : Ah ! mon pauvre mari me manque bien !

—Je vous crois, m'ame Fortier. Un homme qui gagnait ses sept à huit francs par jour.

—Et qui était si bon, si honnête, si courageux ! qui m'aimait tant ! Je peux bien dire que la machine qui l'a tué en éclatant a tué en même temps mon bonheur.

En disant ce qui précède madame Fortier passa sa main sur son visage pour essuyer de grosses larmes coulant de ses yeux.

—Faut pas pleurer, ma fille, reprit la marchande.

—Le moyen de s'en empêcher, quand on s'en sou-

—Il y en a qui sont encore plus à plaindre que vous. Le patron s'est bien conduit avec vous, car enfin, je me suis laissé dire que sans une distraction de votre cher homme la machine n'aurait pas éclaté. Est-ce vrai ?

—Hélas ! oui, c'est vrai.

—On lui a fait un bel enterrement au pauvre Fortier. Vous avez eu une collecte des ouvriers de l'usine, et le patron s'y est inscrit pour cent francs. Enfin, il vous a installée dans la fabrique comme gardienne, et ça n'est guère une place de femme.

—Certes, M. Labroue a été bon, très bon, murmura tristement la jeune veuve, je lui rends toute justice. On prétend qu'il est dur, sa conduite avec moi prouve le contraire, mais enfin, c'est dans sa maison que mon mari a été tué ! Elle m'a porté malheur, cette maison, et si ce n'avait été pour mes enfants, je n'aurais jamais accepté un emploi qui me force à vivre dans l'endroit où le sang de mon pauvre Pierre a coulé.

—Il faut se faire une raison, ma fille. On ne vit point avec les morts. Vous n'aurez pas toujours le cœur gros et les yeux mouillés. Vous êtes jeune, vous êtes jolie... très jolie même ! Vous verrez qu'un jour ou l'autre un bon et brave garçon se toquera de vous, vous demandera de l'épouser, et vous ne lui répondrez pas non.

—Oh ! quant à cela, jamais ! jamais ! s'écria madame Fortier avec un accent d'inébranlable résolution.

—Il ne faut point dire : " Fontaine je ne boirai pas de ton eau ! "

—Jamais ! répéta la jeune femme.

—Laissez donc ! On croit ça, et puis le temps passe. Les idées changent. A votre âge, on ne reste pas veuve éternellement.

—Cela se voit, je le sais bien. Ceux qui se remariant ont peut-être raison. Moi j'ai d'autres idées.

—Lesquelles ?

Le visage de Jeanne s'assombrit.

—Ah ! murmura-t-elle, si seulement j'avais devant moi quelque argent, deux ou trois billets de mille francs.

—Qu'est-ce que vous feriez ?

—Ce que je ferais ? Mais à quoi bon penser à cela ? A quoi bon bâtir des projets. Ce sont des rêves qui ne peuvent se réaliser. Je n'aurai jamais d'argent dans les mains. D'où m'en viendrait-il ? Je resterai à l'usine tant que je pourrai, pour mes enfants. J'espérerai en l'avenir, sinon pour moi, du moins pour eux.

—C'est ça, l'espérance donne du courage. Voilà votre pétrole.

L'épicière tendit à Jeanne son bidon alourdi par le liquide, et poursuivit :

—Si vous m'en croyez, vous enfermerez le bidon dans une armoire en arrivant chez vous. Méiez-vous d'une imprudence du gosse. Ces moucherons-là, ce n'est pas responsables...

—Ah ! soyez tranquille, j'ai trop peur du feu ! je prendrai toutes mes précautions.

—A la bonne heure. Allons, au revoir.

La jeune femme sortit de l'épicerie après avoir payé. Le petit Georges jouait toujours devant la porte. La mère l'appela. L'enfant mit sous son bras son cheval de carton et vint la rejoindre.

Madame Fortier reprit la route d'Alfortville pour regagner la fabrique dont elle était concierge.

Debout sur le seuil de son magasin, l'épicière la regardait s'éloigner.

—Une brave et digne femme tout de même, murmura-t-elle, bien méritante et bien éprouvée. Ah ! le fait est que son mari doit lui manquer rudement, car je la crois ambitieuse. Elle ne m'a point expliqué ses idées, mais elle en a, c'est positif. Il lui faudrait deux ou trois billets de mille francs pour essayer n'importe quoi. Mazette ! comme elle y va ! Ça ne se rencontre point dans les pas d'un cheval, les billets de mille francs, j'en sais quelque chose, moi qui n'en ai jamais trouvé, et pourtant je suis vieille et j'ai trimé toute ma vie !

Une pratique, se présentant au magasin, contraignit la marchande à interrompre son monologue et à quitter le seuil de sa porte.

Jeanne Fortier marchait lentement, tonant par la main le bébé qui traînait son joujou. L'enfant babilait, interrogeant sa mère et ne recevant d'elle aucune réponse. Absorbée dans le souvenir du malheur qui l'avait mise en deuil, la jeune veuve n'entendait même pas le gazouillis d'oiseau de Georges.

II

Les quelques paroles échangées entre les deux femmes résumaient de façon très nette la situation de Jeanne Fortier. La jeune veuve, nous le savons, avait vingt-six ans. Bonne ouvrière, experte aux travaux de couture, elle avait épousé à vingt-deux ans un brave et beau garçon, Pierre Fortier, mécanicien dans l'usine de M. Jules Labroue. Le mécanicien était mort, quelques mois auparavant, à la suite de l'explosion d'une machine, explosion causée par son imprudence, ou plutôt par une distraction d'un instant chèrement payée.

M. Labroue, voulant assurer l'avenir de la veuve et des petits orphelins, avait offert à Jeanne la place de gardienne-concierge de l'usine. Jeanne avait accepté avec reconnaissance parce qu'elle trouvait là le moyen d'élever ses enfants. Mais, ainsi que nous le lui avons entendu dire à l'épicière, elle souffrait dans l'usine où tout lui rappelait la fin tragique du mari qu'elle pleurait. Il lui semblait qu'en s'éloignant d'Alfortville elle parviendrait à chasser, à atténuer du moins les affreux souvenirs qui hantaient sa pensée le jour et troublaient son sommeil la nuit. Mais s'éloigner était impossible. Pour elle et pour ses enfants, il s'agissait de vivre. Or, aucun travail de couture n'aurait pu lui fournir de ressources équivalentes à celles qui résultaient de sa position à l'usine.

L'épicière de Maisons-Alfort croyait Jeanne ambitieuse. Elle se trompait. Si la jeune veuve souhaitait quelques billets de mille francs, ce n'était point dans une pensée cupide, dans une aspiration de paresse ou de coquetterie, mais dans le but unique de créer un petit commerce et d'augmenter, à force de travail le bien-être de ses chers enfants, sur qui se concentraient désormais toutes ses pensées, toutes ses tendresses, toutes ses espérances.

En regagnant l'usine, Jeanne songeait à ces choses, et voilà pourquoi le joyeux babillage du petit Georges n'arrivait pas jusqu'à son oreille distraite. Elle marchait lentement, nous l'avons dit, tristement, les yeux baissés, sans rien entendre, sans rien voir.

Soudain elle tressaillit. Une voix, derrière elle, venait de prononcer son nom. Cette voix produisit sur elle une impression vive, car son front se plissa, son visage s'assombrit ; mais elle ne tourna pas la tête et, au lieu de ralentir le pas, elle marcha plus vite.

—Attendez-moi donc, madame Fortier, reprit la voix. Je retourne à l'usine. Nous ferons route ensemble et je vous débarrasserai de ce bidon qui paraît lourd.

Georges s'était retourné et, reconnaissant celui qui parlait, il s'arrêta malgré les efforts de sa mère pour l'entraîner.

—Petite maman, dit-il, c'est mon bon ami Garaud, celui qui m'a donné mon dala.

Profitant de ce temps d'arrêt, le personnage que Georges venait de nommer Garaud rejoignit la mère et l'enfant. Il se baissa, prit Georges dans ses bras, le souleva et l'embrassa sur les deux joues en lui disant :

—Bonjour, bébé !

Puis, le remettant à terre et s'adressant à Jeanne, il poursuivit, non sans amertume :

—Savez-vous, madame Fortier, qu'on jurerait que je vous fais peur ! Pourquoi ça ? Vous m'aviez bien entendu tout à l'heure, quand j'ai prononcé votre nom pour la première fois, et au lieu de m'attendre vous avez hâté le pas. Vous ne vouliez donc pas me parler ? Vous tâchiez donc de me fuir ? Qu'est-ce que je vous ai fait ?

En disant ce qui précède, la voix de Garaud était sourde et mal affirmée. Jeanne répondit avec un embarras et une hésitation manifestes :

—Je vous assure que vous vous trompez. Je ne vous avais pas entendu, et je me dépêchais pour rentrer à la fabrique, car j'ai donné ma loge à garder à une ouvrière pendant que j'allais jusqu'au village, et je suis futive.

—Est-ce vrai que vous ne m'aviez pas entendu, Jeanne Fortier ? demanda Garaud.

—Puisque je vous le dis.

—Ce n'est point une raison pour que je le crois. Vous évitez toujours de vous trouver auprès de moi. Vous savez pourtant bien que je suis heureux, très heureux, quand je peux échanger avec vous quelques paroles. N'est-ce pas que vous le savez, Jeanne ?

—M. Jacques, dit vivement la jeune femme, ne recommencez pas à me parler comme vous l'avez fait

plusieurs fois ! Cela me cause beaucoup de peine. J'en éprouve un vrai chagrin.

—Et moi, Jeanne, croyez-vous donc que je n'éprouve point de peine, que je ne ressens point de chagrin ? La froideur de votre accueil, votre air de défiance avec moi me font souffrir, cruellement souffrir. Je vous aime de toutes mes forces, Jeanne ! Je vous adore ! et vous le savez !...

—Vous voyez bien, interrompit la jeune veuve, vous voyez bien que j'avais raison de hâter le pas pour ne pas vous entendre.

—Est-ce que je peux imposer silence à mon cœur qui déborde ? Est-ce que je peux me taire quand je suis près de vous et que mon unique pensée c'est vous ? Jeanne, je vous aime ! Il faut vous habituer à me l'entendre dire, à me l'entendre répéter sans cesse.

—Et sans cesse aussi je vous dirai, moi, je vous répéterai que votre amour est une folie ! répliqua la jeune veuve.

—Une folie ! Pourquoi ?

—Parce qu'il ne peut vous conduire à rien.

—A rien qu'à être votre mari.

—Je ne me remarierais jamais.

—Vous croyez cela ?

—Je fais plus que le croire, j'en suis sûre.

—Et moi je suis sûre du contraire. Il y a des choses impossibles ! Vous êtes jeune, vous êtes jolie à tourner toutes les têtes. Est-ce que vous pouvez passer dans le veuvage, dans l'indifférence, dans la solitude, le reste de vos jours ? Allons donc !

—C'est ce que je ferai, cependant.

—Vous espérez me décourager en parlant ainsi. Mais rien ne décourage un amour comme le mien. J'ai pour moi l'avenir.

—M. Garaud, taisez-vous, je vous en prie.

—Pourquoi me taire ? Je dis la vérité !

—Vous devriez vous souvenir que quatre mois à peine se sont écoulés depuis la mort de mon pauvre Pierre, et que, quoiqu'il fût sous vos ordres, puisque vous êtes le contre-maître de l'usine, il était votre ami.

—Certes, je ne l'oublie pas ! Mais est-ce outrager sa mémoire que de vous aimer, puisque sa mort vous a rendu libre ? Est-ce l'outrager que de vous dire : " Jeanne, les enfants de Pierre, qui fut mon ami, seront les miens ! " Voyons, raisonnons un peu. M. Labroue, après le malheur, vous a nommée concierge de l'usine. Ça vous permet de vivoter à peu près, mais c'est tout au plus si avec vos deux enfants, dont l'une est en nourrice et vous coûte beaucoup, vous parvenez à joindre les deux bouts. Moi je gagne quinze francs par jour. Quatre cent cinquante francs par mois. Cinq mille quatre cents francs par an ! Ça serait pour vous et pour les petits le bien-être, presque la fortune, car vous êtes aussi économe que travailleuse ! Et puis, j'ai des idées, de grandes idées. Nous pourrions devenir riches ! Qui sait si un jour ou l'autre je ne serai point patron à mon tour ? Alors il y aurait moyen de faire quelque chose pour les enfants. Vous seriez une heureuse femme, Jeanne Fortier, et une heureuse mère ! Ça dépend de vous, rien que de vous ! Je vous en prie, ne me refusez pas. Je vous aime à en devenir fou ! Je vous aime tant, que pour vous avoir je mettrais à sac, s'il le fallait, la terre et le ciel ! Je vous veux. Je vous aurai. Ne me poussez pas à faire des sottises ! Je le regretterais après, mais il serait trop tard.

Jeanne s'arrêta brusquement et regarda son interlocuteur bien en face, les yeux dans les yeux.

—Écoutez-moi, Jacques Garaud, dit-elle d'une voix que l'émotion rendait presque indistincte, voici la quatrième fois que sous des formes différentes, vous me parlez de votre amour et de vos espérances. Je vous crois sincère...

—Sincère ! interrompit le contre-maître. Ah ! oui, je le suis. Je vous le jure !

—Laissez-moi achever, reprit la jeune femme ; je suis touchée de votre recherche, qui est un témoignage d'estime. Je ne mets point en doute vos bonnes intentions, mais je ne puis que vous faire aujourd'hui, pour la quatrième fois, la même réponse : Je veux rester veuve. Je ne me remarierais jamais !

Jacques Garaud senti son cœur se gonfler dans sa poitrine comme s'il allait se briser.

—C'est qu'alors vous ne m'aimez pas. C'est que vous ne pourrez m'aimer ni à présent, ni plus tard, balbutia-t-il.

—J'ai trop aimé Pierre pour en aimer un autre. Mon cœur était à lui tout entier, il l'a emporté.

Le contre-maître fit un geste de désespoir. Deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

—Et cependant, fit-il d'une voix étranglée, et cependant, je vous adore. Ah ! madame Fortier, vous êtes dure. Vous êtes sans pitié. Vous me faites beaucoup souffrir.

III

Jeanne vit pleurer Jacques, et ces larmes d'un homme produisirent sur elle une pénible impression.

—Je vous cause de la peine en vous disant la vérité, répliqua-t-elle d'un ton plus doux. Je souffre de vous voir souffrir ; mais ma conscience, mon honnêteté, me commandent la franchise ! Ne pensez plus à moi.

—Ne plus penser à vous ! s'écria le contre-maître.

—Il le faut !

—Est-ce que je le pourrais !

—On peut tout ce qu'on veut. A partir d'aujourd'hui, je vous le demande, je vous en conjure, pour la mémoire de mon mari, pour moi, pour mes enfants, ne me répétez plus des choses que je ne veux pas entendre.

—Ainsi, vous me défendez même l'espérance ?

—Oui...

—Vous me fermez l'avenir ?

—Je le dois...

Jeanne, reprit Jacques d'un ton farouche, en saisissant violemment la main de madame Fortier, peut-être me délaignez-vous parce que je suis un simple ouvrier, n'ayant pour fortune que mon salaire, mais si je devenais riche, très riche, m'accepteriez-vous, alors ?

—Ne me parlez pas ainsi, balbutia la jeune femme en essayant de se dégager. Vous me faites peur.

Jacques poursuivit :

—Refuseriez-vous la richesse pour vous, pour vos enfants ?

—Taisez-vous !

—Eh bien ! non, je ne me tairai point ! Vous ne comprenez pas, vous n'avez jamais compris comment je vous aime ! Il faut que vous le sachiez enfin ! Je vous adore depuis cinq ans, depuis le premier jour où je vous ai vue, et de mois en mois, de semaine en semaine, de jour en jour et d'heure en heure cette passion a grandi. Tant que Pierre a vécu, j'ai gardé le silence ! Il m'appelait son ami ; sa femme était sacrée pour moi ! Il est mort, vous êtes libre. Pourquoi ne réclamerais-je pas ma part de bonheur en ce monde ? Cette part de bonheur, Jeanne, c'est vous ! Votre destinée est de m'appartenir un peu plus tôt ou un peu plus tard. Ne luttiez point contre elle, et je ferai de vous, je le jure, la plus heureuse des femmes.

Et, élevant jusqu'à la hauteur de son visage la main qu'il tenait toujours, il la pressa contre ses lèvres.

Jeanne se dégagea violemment.

—Vous perdez la raison ! murmura-t-elle.

—Est-ce ma faute ?

—Allez-vous donc me manquer de respect ?

—Que Dieu m'en garde ! J'éprouve pour vous, et vous le savez bien, autant de respect que d'amour.

Tandis que s'échangeaient les répliques de ce dialogue haché, fiévreux, le petit Georges, après avoir joué sur la route, commençait à trouver le temps d'arrêt un peu prolongé.

—Maman, fit-il, allons-nous-en, je m'ennuie. Allons-nous-en, mon ami Jacques.

Et il prit la main du contre-maître. Celui-ci et Jeanne se remirent en marche. Ils firent quelques pas sans prononcer une parole. Jacques était sombre.

—Donnez-moi ce bidon, dit-il tout à coup ; je veux le porter.

—Non, merci, nous voici presque arrivés ; d'ailleurs, ce n'est pas lourd, quatre litres de pétrole.

Le contre-maître ne put réprimer un mouvement de surprise et demanda :

—Vous vous éclairez donc au pétrole ?

—Oui, c'est moins cher, et vous savez que je dois avoir de la lumière toute la nuit dans ma loge.

—Sans doute, mais c'est dangereux le pétrole, et M. Labroue serait mécontent s'il apprenait que vous faites cette économie. Il ne veut pas qu'une seule goutte d'huile minérale entre dans l'usine.

—Je l'ignorais, fit Jeanne avec un étonnement mêlé d'inquiétude.

—Eh ! bien, prenez garde au patron. Il se fâcherait tout rouge, et quand il se fâche il n'est point commode.

—Dès demain je brûlerai de l'huile ordinaire. Je ne veux pas mécontenter M. Labroue.

On était arrivé près de l'usine dont la haute cheminée de briques, dépassant les toitures des ateliers, jetait dans l'air un long panache de fumée grisâtre. La porte était close. Jeanne s'avança pour frapper.

—Un dernier mot, lui dit Jacques.

—Lequel ?

—Ne me fixez aucune époque, prenez autant de temps qu'il vous en faudra, mais permettez moi l'espoir. Vous me le permettez, n'est-ce pas ?

—Non, Jacques.

—Quoi, pas même cela ! s'écria le contre-maître avec un éclat de colère en frappant du pied.

La jeune femme fut épouvantée du brusque changement qui venait de s'opérer dans la physionomie et dans le son de la voix de son interlocuteur. Elle se hâta vers la porte. Jacques lui barra le passage.

—Ne me désespérez pas, croyez-moi ! murmura-t-il les dents serrées. Cela vaudra mieux !

Jeanne, voulant se débarrasser du contre-maître qui lui faisait réellement peur, répondit :

—Eh bien, plus tard, nous verrons.

—Bien vrai ?

—Sans doute.

Le visage de Jacques se détendit. L'expression farouche empreinte sur ses traits s'effaça.

—Ah ! fit-il en poussant un soupir d'allègement, enfin, voilà une bonne parole ! J'en avais grand besoin. Elle me rend force et courage. Merci !

Jeanne avait frappé. La porte tourna sur ses gonds. La jeune veuve franchit le seuil de la cour avec son fils. Jacques vint ensuite et referma la porte derrière. Une femme sortit de la loge et dit :

—Vous voilà de retour, m'ame Fortier ? Je retourne à l'atelier bien vite, heureusement que je suis à mes pièces, car sans ça notre surveillante aurait trouvé le temps long.

—Allez, ma bonne Victoire, et merci de votre complaisance.

—Il n'y a pas de quoi, m'ame Fortier, tout à votre service, et l'ouvrière prit le chemin des ateliers.

Le contre-maître embrassait le petit Georges.

Jeanne ouvrit la porte d'une resserre voisine de la loge, et sur une des tablettes qui s'y trouvaient plaça son bidon à pétrole, en disant à haute voix :

—Comme ça, le gamin ne pourra pas le renverser en s'amusant.

—Prenez bien garde au feu ! fit observer Jacques.

—Oh ! soyez sans crainte.

—C'est que les bâtiments sont légers. Partout des cloisons en voliges. Il suffirait d'une étincelle pour que ça flambe comme une poignée d'allumettes chimiques !

—N'ayez crainte, M. Garaud, répéta Jeanne en refermant la porte de la resserre.

Jacques lui tendit la main et, comme elle semblait hésiter à la prendre, il balbutia :

—Est-ce que vous m'en voulez ?

—Non, certainement, je ne vous en veux pas, répliqua la jeune femme ; mais, je vous en prie...

Le contre-maître l'interrompit.

—Oh ! je ne vous dirai plus rien de ce qu'il vous déplaît d'entendre, reprit-il ; seulement, n'oubliez pas que vous m'avez donné une parole d'espoir. L'espérance me rendra fort ! Un jour je viendrai vous dire : "Ce n'est plus seulement ma tendresse que je vous apporte. C'est encore la fortune pour vous, pour vos enfants." Ce jour-là, consentirez-vous à vous appeler madame Garaud ?

—Pour mes enfants, peut-être, balbutia Jeanne avec émotion.

—Je n'en demande pas plus, je suis content, donnez-moi la main.

—La voici.

Jacques serra cette main dans la sienne et s'éloigna.

Le contre-maître était un homme de trente ans environ, ce qu'on appelle dans le langage populaire un "beau gars" ; un solide gaillard, bien bâti, bien campé, bien musclé, un véritable type de souplesse et de vigueur. Ses traits manquaient de distinction, quoiqu'ils fussent d'une grande régularité. Son regard exprimait l'intelligence, mais non la franchise. Sa lèvre inférieure épaisse dénotait un tempérament sensuel et des passions violentes. Sa chevelure épaisse, coupée court et d'une teinte rouge très foncée, donnait quelque chose de dur et parfois de cruel à l'ensemble de son visage.

Garaud était un ouvrier mécanicien de premier ordre, et de plus très exact, très consciencieux dans

son travail, M. Labroue avait voulu se l'attacher sérieusement. Depuis six ans, il appartenait à l'usine en qualité de contre-maître. Le patron, qui était un inventeur en même temps qu'un industriel, ne dédaignait point de le consulter à l'occasion, et s'en trouvait bien.

Jacques avait des idées ingénieuses, et ce qui valait mieux, des idées "pratiques." Jacques connaissait ses dispositions naturelles, ses aptitudes, et souvent, pour les développer plus encore, il consacrait une partie de ses nuits à l'étude de livres spéciaux. Des rêves d'ambition fiévreuse le hantaient. Il se disait qu'il ne végéterait pas toujours sans doute, et qu'une occasion se présenterait tôt ou tard de voler de ses propres ailes et de prendre sa place au soleil, une large place !

(La suite au prochain numéro.)

LE PALAIS DE GLACE

(Voir gravure)

Le palais de glace de 1885, qui surpasse, par ses proportions et sa beauté, ceux des années précédentes, a 160 pieds de longueur et 120 pieds de large ; à chaque extrémité s'élèvent deux tours oblongues de 38 pieds de hauteur et percées par une porte d'entrée conduisant à l'intérieur du palais. Quatre autres tours rondes, de 44 pieds de hauteur, ornent la façade et l'arrière. Les espaces entre ces quatre tours sont occupés par des portes en forme d'arche.

Les murs qui réunissent les tours oblongues et les tours rondes viennent se réunir à angle droit, et à leur point d'intersection, la tour centrale s'élève à 100 pieds de hauteur. Cette tour centrale est flanquée d'un côté de tours simples et de l'autre de tours doubles. Ces tours doubles ont 40 et 50 pieds de hauteur et les autres 70 pieds.

Vu à la lumière du jour, par un pâle soleil d'hiver, cet édifice en glace n'est pour ainsi dire que surprenant, mais c'est surtout le soir, sous les rayonnements des lumières électriques, qu'il faut le voir. Alors, l'effet produit par cette masse miroitante et étincelante est vraiment féérique. On dirait que le tout a été taillé dans une montagne de cristal par la main d'un architecte surnaturel.

Chaque morceau de glace a 3 pieds 4 pouces de longueur sur une épaisseur d'environ 15 pouces, et et il a fallu 16,000 de ces blocs pour construire le palais. Chaque morceau de glace est nettoyé et taillé dans la forme voulue avec de larges haches et mis en place ; deux ou trois autres hommes sont occupés à verser de l'eau dans les interstices, pour faire du tout un morceau compacte.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Voici une excellente lotion pour arrêter la chute des cheveux : Scieure de bois, 180 grammes ; esprit de vin, 360 grammes ; esprit de romarin, 60 grammes ; teinture de muscade, 15 grammes. Faire macérer pendant quinze jours, filtrer et employer ce liquide en friction soir et matin.

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

No. 46.—CHARADE

Si mon Premier est cher, mon Second l'est aussi ; C'est, pour trouver mon Tout, ce qu'il faut faire ici.

No. 47.—LOGOGRIPE

Je suis sur mes huit pieds une ville de France ; Mais si tu veux, lecteur, me mettre en deux métiers, Alors mon premier corps t'offre son assistance Pour passer mon second sans te mouiller les pieds. Mlle Titite, Montréal.

SOLUTIONS :

No. 43.—Le mot est : Rime.

No. 44.—Le mot est : Jugement.

No. 45.

Blancs.

1 T 5e D

2 T 5e C R

3 T 8e C, échec et mat.

Noirs.

1 R 1er F

2 R 1er R

ONT DEVINE :

Problèmes.—Mlle L. Marchand, Montréal ; Dame Carlite Roy, Côte-des-Neiges ; C. G. F., Montréal ; Mlle Elie, Fistonnet, Montréal ; Alexis Lavoie, Québec ; Mlle Titite, Montréal.

Rébus.—Un abonné, Wotton ; T. Guy, Montréal.

RÉBUS



ACCADEMIE

BOU T POUR BOU T

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit le prochain.

DE PARTOUT

—On a trouvé sur la côte Ouest de l'Australie une perle évaluée à \$20,000.

—On dit que 200 personnes sont périées par les avalanches de neige dans les districts du Jura et d'Aoste.

—Une statistique prétend qu'il se consomme 66,000 barils de pétrole par jour, dans le monde entier.

—L'année dernière on a fabriqué à Philadelphie 52,270,000 pièces de monnaie, dont la valeur est de \$16,947,000.

—Sur les 700,000 habitants formant la population du Connecticut, 6,223 sont âgés de plus de 80 ans.

—Un village de Leicestershire, Angleterre, croit posséder une géante. Quoique âgée de 14 ans seulement, elle mesure 6 pieds et 3 pouces de hauteur et pèse 252 livres.

RESTAURANT DU GRAND VATEL. 50, rue Saint-Jacques, Montréal. A. LAURIN Propriétaire.

DOWNIE & LANOT, AVOCATS. Bureau : 70, rue St-Jacques, Montréal. HUSMER LANOT, B.C.L. DONALD DOWNIE, B.C.L.

E.-A. NIGHTINGALE, MARCHAND DE THÉ ET DE CAFÉ, No. 143, rue Saint-Laurent, entre les rues Lagache et Dorchester, Montréal.

W.-H.-D. YOUNG, D.D.S., L.D.S.

Dentisterie chirurgicale et mécanique, avec toutes les améliorations modernes. Plus de 20 ans de pratique dans l'art dentaire. No. 1694, rue Notre-Dame, Montréal.

J.-B.-B. BEAUGRAND, tailleur, de Paris. 1776, rue Notre-Dame (vis-à-vis S. Carsley), Montréal.—Tweeds anglais, français et écossais toujours en mains.—Solidité dans le travail, le bon goût, l'exactitude. Bonnes marchandises. Prix modérés.

FUMEZ LE CIGARE FLOR DE VECI

Le meilleur CIGARE détaillé à CINQ CENTS. La marque est sur le cigare, en lettres bronzées : "Factory No. 18." Evitez les contrefaçons. C. O. LACROIX, 21, rue Mystérieuse, Montréal.

COURS DE DICTION ET DE DECLAMATION

Le professeur PARAGE prévient le public qu'il délivre ses cartes de cachet à son domicile, 142, rue St-Denis (carré St-Jacques), chaque soir, de quatre heures à huit heures.

Le prix des leçons est de \$6 par mois pour douze leçons publiques, et de \$10 pour vingt leçons, dont huit particulières. Néanmoins, le professeur Parage prendra à moitié prix les élèves qui, hommes ou dames, à première audition, lui sembleront capables de paraître sur la scène, son but étant de former les élèves à une élocution correcte et sûre, en leur donnant l'habitude de la parole et la hardiesse de la rampe par des représentations mensuelles et publiques.

Un répétiteur spécial est attaché aux cours particuliers. Les parents peuvent assister à tous les cours avec une carte d'admission.

DR. H. E. DESROSIERS, 70 RUE ST. DENIS, MONTRÉAL.

DR. J. LEROUX, 2445, RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

N. GOYETTE, BOUCHER. MARCHE D'HOCHELAGA, Etaux 1 et 3.

CHARLES DAVID, MAGASIN DE CHAUSSURES, 565, RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL.

MATHIEU FRÈRES --- Marchands de Vins. No. 87, rue Saint-Jacques Montréal.

3841

FLEISCHMANN & Cie.

PRIMES

OFFERTES CHAQUE MOIS PAR

Le Monde Illustré

1re. Prime - - \$50

2me. " - - 25

3me. " - - 15

4me. " - - 10

5me. " - - 5

6me. " - - 4

7me. " - - 3

8me. " - - 2

86 Primes, à \$1 - 86

94 Primes. \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LEYAIN PUR, SANS PREPARATION,

A VENDRE PARTOUT.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

MATHIEU & GAGNON MARCHANDISES DE NOUVEAUTES. En gros et en détail, 105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Spécialité : Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

ED. FRANCONY, 37, Avenue d'Orléans, Paris

COLLABORANT dans trois grands journaux de Paris, désirerait, pour utiliser ses moments de loisir, représenter quelques maisons sérieuses du Canada, soit pour l'achat, soit pour la vente des marchandises de toutes sortes et de toutes provenances.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie GEBHARDT-BERTHIAUME, No. 30, Rue Saint-Gabriel, Montreal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.

Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

[Imprimé par la Cie. Lithographique Burland.]

JOUISSEZ De la Santé et du Bonheur COMMENT? Faites comme d'autres ont fait.

Souffrez-vous de maladies des reins? "Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Déroit."

M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich. Vos nerfs sont-ils affaiblis? "Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours." Mde M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

Souffrez-vous de la maladie de Bright? "Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang." Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète? "Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat." Dr Phillip C. Ballou, Moncton, Vt.

Souffrez-vous de maladies du foie? "Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir." Henry Ward, ex-colonel 69 Gardes Nationale, N. Y.

Souffrez-vous de douleurs dans le dos? "Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit." C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des reins? "Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte." Saml Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation? "Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans." Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

Souffrez-vous de la malaria? "Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage dans ma pratique." Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux? "Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage." Mde J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

Souffrez-vous des hémorrhoides? "Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorrhoides qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède." G. H. Horst, Caissier M. Bank Myertown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhumatisme? "Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans." Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

Aux femmes qui sont malades? "Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien." Mde H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé Faites usage du

KIDNEY-WORT Le Purificateur du Sang.

DUHAMEL & LEMIEUX, Encanteurs et marchands à commission, 527- RUE SAINTE-CATHERINE - 527 MONTREAL.

L'administration du "MONDE ILLUSTRÉ" est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.

Le MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Editeurs-propriétaires. Bureau : Rue Saint-Gabriel, No. 30, Montréal.